

LA MAISON DU POÈTE

*La félicité est cet oiseau bleu
qu'un poète chercha toute sa vie en parcourant la terre
alors qu'il l'attendait sagement à la maison*
Maurice Maeterlinck

Il est à l'orient de la Grand-Place de Pleaux (Place Georges Pompidou) une maison de prime abord semblable à ses voisines tout en s'en distinguant par plusieurs traits, pour peu qu'on lui accorde quelque attention. De construction soignée, elle offre maints détails dénotant une grande ancienneté ainsi que l'aisance relative de ses premiers occupants, confirmées par l'élégant encadrement de la porte d'entrée cloutée à l'ancienne et munie d'un tout aussi vénérable heurtoir. Coiffé d'un toit de lauzes original dont le voilement volontaire cache une charpente compliquée, et percé d'une devanture un peu décalée par rapport au reste, l'ensemble ne peut que susciter l'intérêt du visiteur ou même du simple passant. Et de fait, leur curiosité sera immédiatement – sinon entièrement ! – satisfaite par la présence sur la façade de deux *plaques* censées apporter les éclaircissements nécessaires sur l'histoire du lieu et le destin de ses occupants.

Si l'une de ces plaques remplit effectivement son office *a minima* en signalant sobrement que le poète Raymond Mil a résidé en ces lieux, la sécheresse de ce classique *faire-part patrimonial* ne nous dit rien de la personnalité du poète en question ni de la manière dont il a habité cette maison – ou plutôt de la manière *dont il a été habité par cette maison* – dans laquelle s'est écoulée, à cheval sur deux siècles, toute sa longue existence consacrée à l'écriture et à la peinture. Quant à la seconde plaque, se bornant à la reproduction d'un blason alambiqué, elle laisse l'observateur extérieur entièrement sur sa faim, incapable qu'il est d'en saisir la portée ou la pertinence en ces lieux, sauf à être un brillant héraldiste versé dans les arcanes des lignages locaux, doublé d'un rat de bibliothèque ! S'agissant enfin de la curieuse échoppe dont la devanture de bois finement et savamment compartimentée fleure bon la Belle Epoque, rien ne laisse soupçonner quelles furent son histoire, ses destinations successives non plus que sa relation avec les habitants des étages.

Beaucoup d'interrogations donc, auxquelles cette modeste étude s'efforcera d'apporter quelques éléments de réponse en commençant par l'identification et la signification à attribuer à un blason un peu décalé – pour tout dire – par rapport à la bâtisse, quelque distinguée soit-elle. Viendront ensuite quelques considérations sur le sens à donner à la notion de *maison d'écrivain* à la lumière de la relation singulière entre ce logis et son hôte telle que cette relation fut perçue par un autre poète et ami un peu oublié aujourd'hui... Enfin le sort de la boutique et surtout l'énigme d'une *arrière- arrière-boutique* peu commune qui excitait encore naguère l'imagination de certains, trouvera sa réponse provisoirement définitive dans les papiers d'un tabellion.

Mais d'abord *quid* de l'énigmatique blason apposé en ces lieux par les soins de la municipalité dans les années 1970 ?

Un énigmatique blason

Ce blason composé n'évoque pas moins de cinq prestigieux lignages (Pestels, Lévis, Grimoard, Bourbon Malauze et Tubières) ayant des liens plus ou moins étroits avec la région



Armoiries du comte de Caylus

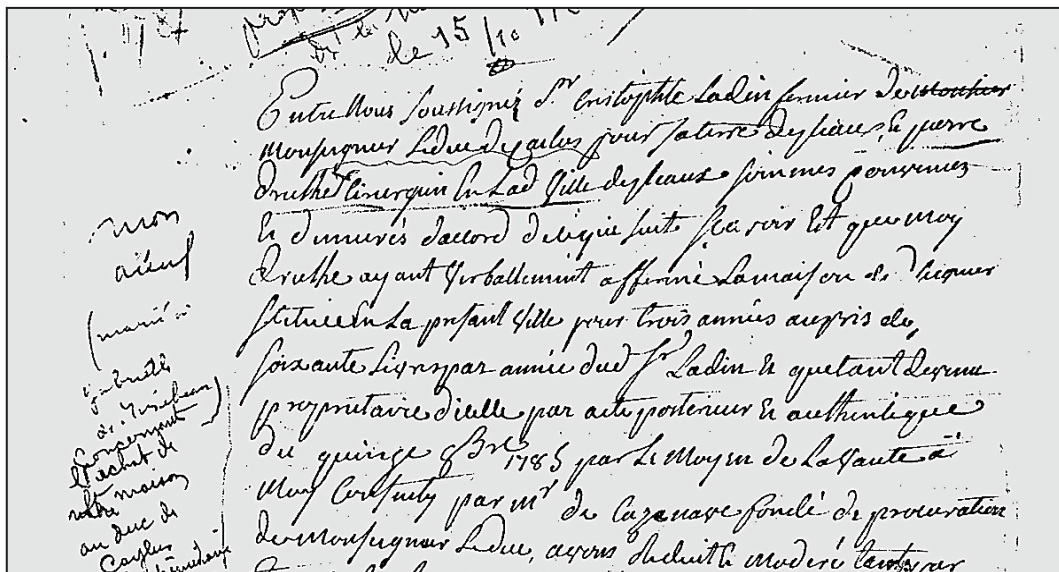
sans avoir jamais pour autant exercé de tutelle seigneuriale directe ou indirecte sur la ville de Pleaux à l'exception des Bourbon-Malauze. Pour les amateurs d'héraldique ces armes se lisent comme suit : « Ecartelé, au premier, parti de gueules émanché d'or de quatre pièces au chef, qui est de Grimoard, d'or à trois chevrons de sable, qui est de Lévis ; aux deux et trois, d'azur à trois fleurs de lys d'or, deux et une, au bâton de gueules péri en bande, qui est de Bourbon-Malauze, au quatrième, parti d'argent à la bande de gueules accompagnée de six sautoirs de même, qui est de Pestels, d'or à trois chevrons de sable, qui est de Lévis ; sur le tout d'azur à trois molettes d'or, au chef d'or, qui est de Tubières ».

Parmi les noms des personnages qui ont porté cet insolite blason, on retiendra celui d'Anne-Claude-Philippe de Tubières de Grimoard de Pestels de Lévis de Caylus, dit le comte de Caylus (1692 - 1765) qui affichait de surcroît le titre de baron de Branzac, du nom du château dont il subsiste d'importants vestiges dans la commune de Loupiac désormais associée à Pleaux. Dessinateur et graveur prolifique, le comte de Caylus était aussi un amateur d'art éclairé et un écrivain apprécié notamment pour ses contes licencieux qui meublent encore aujourd'hui l'enfer des bibliothèques ! Grand voyageur, il ramènera de ses périples en Europe et en Orient une vaste collection d'antiquités qu'il légua au Cabinet des Médailles, l'actuel département des Monnaies et Médailles de la Bibliothèque nationale de France (voir sur ce personnage la Revue des Amis de la Xaintrie Cantalienne n°16, page 56).

Si l'on ne peut qu'éprouver une certaine satisfaction à avoir élucidé un petit mystère héraldique, la question de la relation entre le blason en cause et la *maison du poète* reste entière. Aucun document d'archive ne fait état d'une possession quelconque du comte de Caylus dans la ville de Pleaux et la lointaine baronnie de Branzac n'avait sans doute d'autre intérêt pour un personnage dont la vie se partageait entre les salons littéraires parisiens et les fouilles archéologiques à l'autre bout de l'Europe et au Moyen-Orient, que d'être une modeste source de revenus ! On peut donc s'interroger – faute de toute archive ou trace écrite dans la chronique locale – sur la présence de cet écu mirobolant sur la façade d'une simple maison bourgeoise donnant sur la place publique d'un modeste bourg de province... Ce qui conduit tout naturellement à se demander s'il n'y aurait pas quelque méprise sur la famille ou sur la personne ? Ce que la suite va effectivement démontrer... étant entendu que la lumière nouvelle jetée sur l'affaire, loin de ramener l'ancien propriétaire putatif de la maison Mil au rang de roturier, va l'élever au pinacle de la hiérarchie nobiliaire !

Comment un Caylus peut en cacher un autre...

Les hasards de la quête généalogique ont exhumé un document provenant des archives de Raymond Mil (conservées initialement dans la maison du poète) où il est effectivement fait état d'un dénommé Caylus à la différence près qu'il ne s'agit pas du *comte* de Caylus mais du *duc* de Caylus... On trouvera ci-après la transcription de l'essentiel du contenu de cet acte sous seing privé daté du 20 décembre 1787.



Début de l'arrangement du 20 décembre 1787 entre Pierre Drulhes chirurgien et Christophe Laden fermier du duc de Caylus (on peut lire à gauche de la main de Raymond Mil la mention « mon aïeul »)

.....Entre nous soussignés Christophe Laden fermier de Monseigneur le duc de Caylus pour sa terre de Pleaux et Pierre Drulhes chirurgien de ladite ville de Pleaux sommes convenus et demeurés d'accord de ce qui suit à savoir que moi Drulhes ayant verbalement affermé la maison de Monseigneur située dans la présente ville pour trois années au prix de soixante livres par année...qu'étant devenu propriétaire d'icelle par acte postérieur authentique du 15 octobre 1785⁷ par le moyen de la vente consentie par Monsieur de Cazenave fondé de procuration de Monsieur le Duc, avons déduit et modéré temps pour temps la jouissance que moi Drulhes ait fait de ladite maison depuis le 25 mars 1785 jusqu'au 15 octobre dudit an, à la somme de 88 livres 12 sols et 9 deniers....En outre et par-dessus, avais promis audit Laden de loger dans icelle maison pour le temps des trois ans ci-dessus étant proposé qu'il pourrait venir à Pleaux de la part de Monsieur le duc pour vaquer à ses affaires c'est-à-dire du seigneur le tout aimablement, pourvu que sa présence ne soit que d'un moisComme moi aussi Drulhes ai aussi promis verbalement de garder les meubles appartenant audit seigneur jusqu'à leur destinée, lesquels meubles ledit Drulhes a dit au sieur Laden avoir délivré à la

⁷ Il n'a malheureusement pas été possible jusqu'ici de mettre la main sur l'acte en question.

maison de charité par le don verbal que Monsieur le duc en a fait à Pleaux le 20 décembre 1787.

Cette pièce d'archive prend tout son sens lorsque l'on sait que le chirurgien Pierre Drulhes, acheteur du bien, est le propre quadrisaïeul de Raymond Mil du côté maternel (ainsi que ce dernier l'a écrit de sa main en marge du document) et que la maison objet de la vente de 1785 s'est transmise de génération en génération au sein de la même famille jusqu'à devenir au siècle dernier le refuge cher au cœur du poète de Pleaux selon la chaîne suivante : Drulhes > Lacroix > Chaumeil > Capitaine > Mialaret. Le chirurgien Pierre Drulhes a laissé de nombreuses traces dans la chronique pleaudienne de l'époque notamment comme consul de la ville à plusieurs reprises dans les années 1750-1760. Quant aux Lacroix ils appartenaient aussi à une famille bourgeoise de médecins et d'hommes de loi très respectés dans la région. La maison a d'ailleurs porté très longtemps le nom de « maison Lacroix ».

Côté vendeur, le duc de Caylus n'est autre que le dernier seigneur connu de Pleaux à savoir Joseph Louis marquis de Lignerac⁸, comte de Saint Quentin, seigneur de Pleaux et autres lieux, Grand d'Espagne de première classe, créé duc de Caylus en 1783⁹. Il était le fils de Marie Odette de Levis et d'Achille Robert de Lignerac de Caylus dont les frasques amoureuses avec la comtesse du Barry défrayèrent la chronique de l'époque et, accessoirement, ruinèrent la famille. Né à Paris le 29 juillet 1764, Joseph Louis commença une carrière militaire dans les gardes de la marine puis succéda à son père comme Grand Bailli d'épée et lieutenant général du Roi en Haute-Auvergne où il fut député aux Etats Généraux de 1789 pour la noblesse. Emigré très tôt, il se mit au service de la monarchie en exil et combattit dans les rangs de la noblesse d'Auvergne au sein de l'armée de Coblençe. Colonel du régiment Royal Vaisseaux à la Restauration, il fut



Blason de Louis Joseph de Lignerac duc de Caylus

⁸ La famille Robert (ou Robbert) de Lignerac originaire de Ligneirac en Limousin s'établit à Pleaux en 1296 à la suite du mariage de Géraud de Lignerac avec Sybille de Pleaux fille de Bernard seigneur et viguier de Pleaux. Commença alors selon l'abbé Burin « une longue lignée de braves gens (*sic*) animés de nobles sentiments, parfois un peu absolus, mais sachant racheter ce défaut par les services rendus, l'exercice de la charité et l'attachement au sol primitif ».

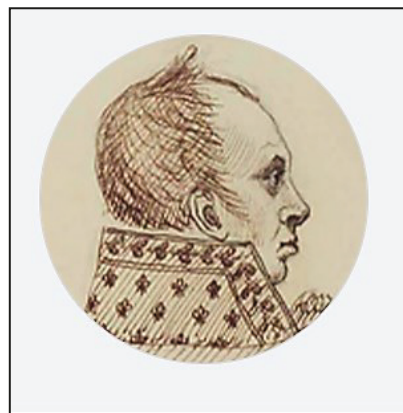
⁹ Les titres de duc de Caylus (titre espagnol) et grand d'Espagne qui fut conféré par Philippe V d'Espagne en 1742 à Claude Abraham de Tubières de Grimoard de Pesteils gouverneur général de Galice puis de Valence, échoua dans la famille de Lignerac par voie d'héritage; le titre fut reconnu en France au profit de Joseph Louis de Lignerac.

fait maréchal de camp et pair de France par Louis XVIII en 1814. Chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, le duc de Caylus, nommé inspecteur général de l'infanterie est décédé à Paris en 1823. Marié en secondes noces à Adélaïde Le Lièvre de la Grange, Il est le père d'un fils unique François-Joseph né en 1820 et décédé sans postérité en 1905. Comme il ressort des armoiries reproduites sur la page précédente, il portait : *d'azur à trois étoiles à six rais d'or au chef du même (qui est de Tubières de Caylus) ; sur le tout d'argent à trois pals d'azur (qui est de Robert de Lignerac)*. Ce sont donc ces armoiries qui devraient normalement figurer sur la maison de Raymond Mil au lieu de celles du comte de Caylus. L'on objectera qu'il s'agit de la

Le Duc de Caylus

même famille *lato sensu*. Ce n'est pas complètement

faux...Mais Il reste qu'il y a erreur sur la personne, erreur d'autant plus regrettable que les armoiries du comte, issu d'une branche collatérale, contrairement à celles du duc, ne comportent aucune trace du blason des Lignerac. Or ce sont bien les Lignerac, seigneurs historiques de Pleaux, qui possédaient la *maison du poète* ! Notons pour terminer que la devise de la famille telle qu'elle figure sur les grandes armoiries de Louis-Joseph entre le cimier et la couronne ducal, se lit comme suit : « *dum spiro spero* » ce qu'on peut rendre librement par : « *tant que je respire, j'espère...* » devise que n'aurait pas reniée le poète...



Louis-Joseph duc de Caylus pair de France

La place de la maison Mil dans le patrimoine pleaudien des Lignerac



Maison ayant appartenu au duc de Caylus achetée par les ancêtres de Raymond Mil en 1785

On ne sait dans quelles conditions la maison Lacroix puis Mialaret est entrée dans le patrimoine des Lignerac ni son usage exact au-delà d'avoir servi de gîte temporaire aux fermiers ou aux hommes de confiance des seigneurs successifs. Ces derniers l'ont-ils eux-mêmes occupée ? C'est peu probable. Tous les auteurs s'accordent à dire, sur la foi de plusieurs documents d'archives (terrier de Saint Christophe de 1464, bail à ferme de 1552 etc.), que la demeure primitive de la famille de Lignerac se situait à Pleaux Soubeyre, un écart au sud du bourg dominant la vallée de l'Incon. Château féodal au centre d'un très important domaine agricole, cette demeure disparut en 1574, entièrement détruite par les Protestants après la prise de Pleaux. Les terres environnantes restèrent dans le patrimoine des Lignerac jusqu'à la Révolution où elle furent vendues, comme bien national. Il est précisé dans le procès-

verbal établi à cette occasion que « les ruines du vieux château se trouvent au milieu du couderc qui entoure la maison du fermier. » De ces ruines subsistent encore aujourd'hui



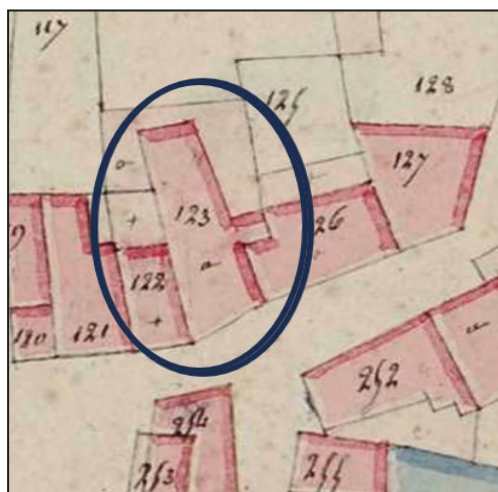
Porte de la maison de R Mil et plaque commémorative

quelques alignements de pierres et une amorce de souterrain dans la cave d'une maison particulière. En plus de cet important domaine qui fut le berceau auvergnat de la famille de Lignerac, les documents relatifs à la vente des biens nationaux leur ayant appartenu dans la commune de Pleaux mentionnent « une maison avec une tour couverte à tuiles avec ses aisances et dépendances à savoir un rez- de- chaussée de deux prisons (sic) et un étage de deux chambres avec un grenier au-dessus et un jardin derrière... le tout estimé à 1800 livres. » Les érudits pleaudiens ont longtemps débattu de la localisation précise de cette demeure pour conclure unanimement qu'il s'agissait des restes de l'ancien château éponyme de la famille Pleaux (actuellement le presbytère) achetés par Achille Joseph de Lignerac en 1769 au comte de Foyrac héritier des Grenier de Laborie, eux même héritiers de la famille de Pleaux. Il n'est pas impossible que ce soit cet achat

qui, par la suite, ait amené la famille de Lignerac à se séparer de la maison Mialaret pour cause de double emploi. En effet les Lignerac qui partageaient alors le plus clair de leur temps entre leur hôtel parisien et leur château de Saint-Chamant n'avaient probablement pas l'usage de deux *pied-à-terre* pour gérer leurs possessions pleaudiennes même si ces dernières étaient relativement considérables.

Du « pied-à-terre seigneurial » à la maison bourgeoise

Si la modestie des proportions de la maison Mil – ex-Lacroix – par rapport à la notoriété des Lignerac plaide effectivement pour quelque usage ancillaire, plusieurs traits de ce logis lui donnent cependant un cachet particulier qui le distingue des maisons voisines. L'abbé Burin, en fin connaisseur du patrimoine pleaudien, ne s'y est pas trompé qui nous explique dans un ouvrage inédit¹⁰ « ...l'actuelle maison Mialaret dite aussi maison Lacroix quoique dépourvue de tour visible n'en a pas moins un incontestable cachet de noblesse tant par sa porte d'entrée et son ampleur qu'à cause de sa structure intérieure : des restes de murs et de fenêtres paraissent indiquer l'existence ancienne

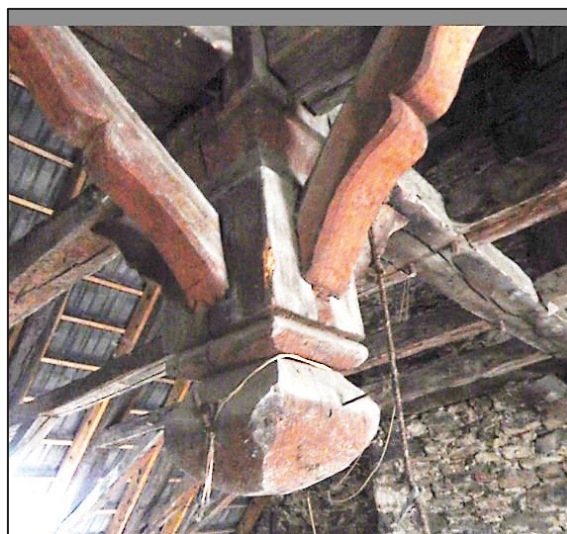


Maison Mil/Lacroix (Plan 1823) ; on aperçoit un décrochement sur le mur mitoyen sud qui correspond à une ancienne tour (n°123)

¹⁰ Abbé Henri Burin « Mon vieux Pleaux » Essai d'histoire locale

d'une tour sur l'arrière du logis. Quand on dit chez Lacroix c'est tout un passé que l'on évoque et notamment le panonceau d'un notaire de grand renom si l'on en juge par le nombre et l'importance des actes qu'il a signés. La transformation partielle de l'étude en commerce au début du siècle (ndlr 19e) dut entraîner des retranchements, des fantaisies, bref des changements sensibles dans l'ancienne physionomie des lieux. Le temps n'est plus où des files de paysans venaient heurter du marteau la belle porte ouvragée et cloutée. C'est une visiteuse autrement plus discrète qui a franchi le seuil qui portait aux plis de son manteau une autre richesse, une autre noblesse : elle s'appelle la poésie...celle d'un des plus purs poètes qu'ait nourri la Haute-Auvergne, le subtil ciseleur du Lün d'argent, Raymond Mil... »

D'autres traits que ceux mentionnés par l'abbé Burin donnent à la *maison du poète* une incontestable touche de noblesse. On peut notamment citer une cheminée monumentale que l'on pourrait dater du 16^e ou du 17^e siècles dans la pièce principale du premier étage, malheureusement un peu défigurée par un badigeon contestable. Autre trait notable : une charpente originale avec trois poinçons pendants ornant le vaste grenier située au-dessus de la partie de la maison donnant sur la place c'est à dire la plus ancienne. Passant du grenier au rez-de-chaussée occupé naguère en partie par la mercerie de Madame Mialaret, on trouve à l'arrière de l'échoppe la « pièce » la plus originale de la maison affectant une forme quasi circulaire et coiffée à hauteur d'homme d'une magnifique voûte en pierres de taille très soigneusement appareillées. L'étrangeté du volume, la qualité exceptionnelle de la finition du bâti, une certaine incongruité dans le cadre d'une maison d'habitation ont alimenté diverses hypothèses sur la fonction de cet espace hors du commun. C'est ainsi que certains ont voulu y voir un glacière « domestique » qui aurait eu naturellement sa place dans une maison ayant appartenu à l'une des familles nobles les plus considérées du pays...Mais outre qu'il est hautement improbable que les Lignerac aient personnellement occupé les lieux, la comparaison avec d'autres glacières connues dans la région, notamment celle du château de Saint-Etienne à Aurillac, a conduit à écarter cette hypothèse.



Poinçon de la charpente

L'autre hypothèse à savoir celle d'un four a pour elle la nature de la pierre utilisée pour la voûte : un tuf volcanique provenant probablement de la carrière du Broc près de Menet, couramment employé à cette fin. Autre argument militant en faveur d'un four : la présence sur les parois, sous la croûte superficielle de salpêtre, de traces probables d'altération par le feu, caractéristiques d'un lieu de cuisson. Cette supposition a récemment trouvé sa confirmation par la découverte dans les archives de Raymond Mil d'un acte sous seing privé, passé le 26 décembre 1823 entre Gaspard Chaumeil (époux de Marie Jeanne Lacroix, petite

filles de Pierre Drulhes) propriétaire de la maison et François Croizy et Jean Papon, exerçant la profession de fourniers¹¹. Aux termes de cet acte *Gaspard Chaumeil loue à titre de bail à ferme*



Voûte du four au rez-de-chaussée de la maison de Raymond Mil

aux sieurs Papon et Croizy le rez de chaussée de sa maison composé d'un passage, d'un petit cabinet à côté d'une cuisine, d'un fournil, du four et de la basse-cour attenante, de l'usage du puits, d'une partie de la loge à cochon et de la grange ...Le bail est conclu au prix de 120 francs par an, un pain de deux livres chaque mois et le [droit] de « cuire » (sic) pour la maison du bailleur gratuitement pour l'année. Cet acte tranche donc définitivement la question de la nature de cette curieuse pièce au rez de chaussée de la maison. Il s'agit de la combinaison classique d'un four et d'un fournil, parties principales de ce qui serait aujourd'hui une boulangerie. La question reste

ouverte de savoir si cette installation était présente dans la maison au temps des Lignerac et de leurs hommes de confiance pour leur usage exclusif ou si elle a été ajoutée ultérieurement.

L'entrée en scène des Muses

Comme Polymnie la muse de la rhétorique entre majestueusement en scène au troisième acte des « Boréades » le célèbre opéra de Jean Philippe Rameau, le 19 avril 1890 jour de naissance de Raymond Mialaret, ce n'est pas seulement Polymnie avec la rhétorique, mais aussi Clio avec l'histoire, Euterpe avec la musique et surtout Erato et Calliope avec la *poésie* qui entrèrent de concert dans l'ex-pied-à-terre des Lignerac. En effet Raymond Mialaret – futur Raymond Mil – fils du greffier de la justice de paix de Pleaux auquel il devait succéder, allait manifester très tôt, dès les bancs de l'université, un réel talent de poète immédiatement reconnu et salué par Arsène Vermeuouse, le maître révérend de la cohorte des rimeurs de Haute-Auvergne ! Or si l'on excepte de brefs séjours forains, au lycée Blaise Pascal à Clermont-Ferrand ou à la faculté de droit de Toulouse, c'est entièrement dans la maison de ses ancêtres – dont on vient d'esquisser l'histoire – que se déroula la longue vie de Raymond Mil.

C'est là qu'il cisela ses meilleurs sonnets couronnés à deux reprises par l'Académie française, d'une plume élégante et sensible qui a su rendre mieux que toute autre l'âme profonde de son terroir et de ses habitants. C'est là qu'il a peint plusieurs centaines de tableaux – huiles sur toile ou pastels – sans compter les dessins, qui témoignent de la richesse inépuisable des paysages contrastés de la Xaintrie au fil des saisons, comme du microcosme pleaudien de l'époque caricaturé avec bienveillance mais non sans malice. C'est là qu'il s'attacha à tirer d'archives patiemment rassemblées et savamment exploitées, la chronique de Pleaux et de la Xaintrie à travers des siècles passés. C'est là qu'il affuta sa plume pour

¹¹ Fournier ou boulanger

rédigier maints articles destinés à la presse locale ou nationale dont *l'Auvergnat de Paris*, toujours prêt à pourfendre la bêtise et à ferrailler avec brio au service du bon sens et de la rectitude intellectuelle et morale. C'est là enfin qu'avec quelques parents et amis proches, il tint avec bonheur la partie de flûte traversière dans l'intimité de concerts domestiques dédiés à la musique de chambre.

L'amitié joua en effet un rôle décisif dans la vie de Raymond Mil. Amitié avec ses pairs du cercle des poètes du terroir plus ou moins connus comme Arsène Vermeuouse, Raymond Cortat, Alfred Prody, Émile Praviel, Étienne Marcenac, Camille Gandilhon Gens d'Armes, François Fabié, Luc Dumont et tant d'autres avec lesquels il échangeait sa production poétique dans un esprit de saine émulation et d'admiration réciproque. Mais aussi amitié avec quelques grands noms du monde littéraire ou universitaire avec qui Raymond Mil entretenait une correspondance plus ou moins suivie, comme Jean Guitten, Robert Garric, Albert Dauzat, Louis Farges, Robert Amadou¹² et beaucoup d'autres qui appréciaient sa prose comme ses vers. Ces échanges épistolaires s'étendirent même au-delà de l'hexagone puisqu'on trouve dans les papiers de Raymond Mil une abondante correspondance avec un professeur émérite de la célèbre université de Heidelberg. Ce dernier lui rendit visite à plusieurs reprises à Pleaux pour débattre entre érudits passionnés par leurs recherches respectives dans les domaines les plus divers, comme par exemple une compilation des devises qui ornaient traditionnellement les cadrans solaires en latin, en français, en langue d'oc et en allemand.

Extrait de la « Suite pleaudienne »

Parmi les amis proches du cercle des poètes du terroir, on retiendra la figure aujourd'hui un peu oubliée de Jean Siquier. Auteur de plusieurs plaquettes de poèmes consacrés à son pays natal (*Chants d'un vanneur*¹³, *La croix de granit*, *Sables mouvants et souvenirs*), Jean Siquier publia en 1955 un recueil intitulé *Cantal mon vieux pays* où l'on trouve un chapitre entier consacré à Pleaux intitulé « Suite pleaudienne » (*sic*). Ce chapitre contient sept poèmes composés en l'honneur de la capitale de la Xaintrie cantalienne et de ses environs¹⁴. Parmi ces derniers, figure un sonnet dédié à Raymond Mil, intitulé « La maison aux glycines » qui décrit avec émotion et tendresse la *maison du poète* objet de la présente étude.

¹² Robert Amadou (1924-2006) qui avait des origines familiales à Pleaux a joué un rôle de premier plan dans la connaissance de la parapsychologie, des arts divinatoires et de l'ésotérisme en général. Brillant universitaire, il était docteur en théologie, docteur en philosophie et docteur en ethnologie et à partir de 1985, il enseigna à l'université Paris VII-Jussieu. À partir du début des années 1960, Robert Amadou abandonne le domaine de la parapsychologie pour se consacrer à des centres d'intérêt plus spirituels. Il s'intéresse notamment à l'alchimie, au soufisme et publie des ouvrages sur les divers aspects de l'ésotérisme. En 1955, il dirige la revue ésotérique *La Tour Saint-Jacques*. Il avait épousé en premières noces l'écrivaine belgo-française Françoise Mallet-Joris membre de l'Académie Goncourt. Il faisait de fréquents séjours à Pleaux pendant la période estivale.

¹³ Préfacé par Raymond Mil.

¹⁴ La liste complète de ces poèmes est la suivante : *La maison aux glycines*, *Noble demeure*, *Enchanet*, *Autour de Pleaux*, *Moissons à Bouval*, *A Pleaux en juin*, *Une croix arverne*, *Les Estouros*. Ils seront publiés in extenso dans un des prochains numéros de la Revue des Amis de la Xaintrie Cantalienne.

La maison aux glycines

*Pour Raymond Mil
A la lumière du lûn d'argent*

Au cœur du cher vieux Pleaux, treize vents au relais,
Il est une maison qu'ombrage la glycine,
De l'hort, un grand jardin, où sa foi prit racine,
Elle se hausse pour symboliser la paix

Sur le banc adossé contre un des murs épais,
Le meilleur des amis lit, compose, dessine.
Autour les dahlias que le gel assassine,
Implorent le soleil malgré les vents mauvais.

Sanctuaire et musée, affable, un peu sévère,
Ce foyer radieux que l'artiste révère,
Concentre sa chaleur sur des objets anciens.

De pieux souvenirs... Le poète fut sage
Qui fit modestement de la maison des siens,
Un livre précieux où brille chaque page.



Glycine huile sur toile Raymond Mil

Livre précieux... L'expression est on ne peut plus heureuse puisque par une alchimie propre aux maisons d'écrivain, la modeste demeure de la place de Pleaux s'était effectivement transformée en un *opus* précieux... Opus original relevé naguère encore d'autant d'*enluminures* que de tableaux ou pastels du peintre accrochés à la diable dans chaque pièce et ouvrage réputé de mouvance noble par l'effet des recherches érudites de l'infatigable historien local. Ces traits confèrent à la *maison du poète* un intérêt tout particulier qui la place sans conteste au nombre des pièces majeures du patrimoine pleaudien avec toutes les attentions qui devraient s'y attacher.

Jacques Keller-Noellet

